

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 11 (1873)
Heft: 8

Artikel: Anfredi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182236>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 04.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

trueux animal a frappées sont restées sur la place ; leur poitrine est ouverte du sternum à l'épaule. Trois ou quatre champions se retirent en poussant d'affreux hurlements ; les intestins leur sortent du corps par de larges fissures.

Il est 1 h. 37..... deux chiens sont étendus roides morts, dix, douze hors de combat.

Les chasseurs se hâtent ; les cavaliers mettent pied à terre et se disposent à pénétrer dans le fourré, la carabine et le couteau à la main. Il faut dire que lorsque le sanglier est acculé contre un tronc d'arbre, occupé à discuter avec les chiens, la vue du veneur porte sa colère au paroxysme. Il laisse ordinairement ses premiers adversaires et tourne toute sa rage contre le survenant. C'est le moment que les veneurs choisissent pour loger une balle entre les deux yeux de l'animal, qui fond droit sur eux. Mais les ronciers de ce lieu ne permettaient pas de tenter l'aventure.

On entend des bords de l'enceinte un formidable charivari formé de hurlements de douleur, de cris sourds de vengeance, d'aboiements frénétiques, de grognements de rage, accentués du roulement des redoutables castagnettes des mâchoires. Les geais, les pies, oiseaux éminemment bavards, brodent sur l'événement leurs discordants commentaires.

Le théâtre du combat commence à s'élargir ; la terre et les buissons voisins s'empourpent peu à peu ; il est 1 h. 30 minutes.

Est-ce le sanglier qui est chassé, est-ce le sanglier qui chasse ? On ne sait. Les aboiements indiquent tout à coup que le théâtre du combat change de place. Le sanglier charge la meute et la force à rebrousser. Mais la roche tarpéienne, hélas ! est près du Capitole ! Dans son retour offensif, l'animal imprudent, emporté par sa fougue, a baisé de trop près le bord de l'enceinte. Il passe à portée de la balle d'un veneur courageusement engagé dans le roncier. La bête tombe : il est 1 h. 50..... Le drame n'a duré que trente minutes. Cinq chiens sont éventrés, douze grièvement blessés, douze légèrement. Quatre minutes de plus, la meute entière y passait !

Le sanglier pesait 400 livres. »

Cérémonies et coutumes des Juifs.

III

Le jour du Sabbat. Cette fête est en grande vénération parmi les Juifs ; ils ne peuvent se livrer à aucun travail ce jour-là, pas même allumer ni éteindre le feu. Dans l'hôtel, le Juif se couche et sonne le garçon pour le prier d'éteindre sa chandelle ; s'il faut la rallumer pendant la nuit, il sonne de nouveau. Les Juifs n'apprennent rien pour leurs repas et ne mangent que des choses cuites le vendredi. On ne commence aucun ouvrage le vendredi qui ne puisse s'achever le soir. Environ une heure avant le coucher du soleil, on met dans un lieu chaud les mets préparés le lendemain, et tout ouvrage cesse. Le jour du sabbat, au sortir de la synagogue, chacun retourne chez soi, et en se saluant, on ne dit pas bon jour,

mais *bon sabbat*. Quand la nuit vient et qu'on peut découvrir au moins trois étoiles, le sabbat est terminé.

La fête de Pâques, commémorative de la sortie d'Égypte, dure huit jours. Tout pain levé est interdit.

L'année des Hébreux commence le premier septembre. Ils ont l'habitude de mettre sur la table, ce jour-là, du miel et du pain levé, comme pour augurer que l'année sera plantureuse et douce.

Un *jeûne* se célèbre au mois de juillet, en mémoire des malheurs qui arrivèrent à pareil jour à Jérusalem. Le jeûne commence le soir jusqu'au soir du lendemain. Il est absolument défendu de boire ni manger quoi que ce soit.

Dans la *cérémonie du mariage*, on met sur la tête des époux un grand voile. Le rabbin, le chantre, ou le plus proche parent, prend ensuite une tasse pleine de vin, et, après avoir béni Dieu, il donne à boire aux époux. L'époux met alors un anneau au doigt de sa moitié et lui dit : *Voici, tu es mon épouse selon le rite de Moïse et d'Israël*. Après quelques recommandations sur les devoirs des époux, on apporte une seconde fois du vin ; on chante six bénédictions ; puis, quand les époux ont bu le vin, l'époux jette le vase à terre de toute sa force et le met en pièces, afin de mêler aux réjouissances de la noce l'idée de la mort qui, nous brisant comme un verre, nous apprend à ne point nous enorgueillir. Puis toutes les personnes présentes crient : *A la bonne heure !* et chacun se retire.

La circoncision. — Au huitième jour, le père doit faire circoncire son fils. La nuit qui précède le jour de la circoncision se nomme *veille*, car personne de la maison ne dort ; les amis et amies des parents viennent les visiter, et la nuit se passe en réjouissances. Dès le matin, on prépare deux sièges, dont l'un est pour le parrain qui tient l'enfant, et l'autre pour le prophète Elie, qui, selon plusieurs, assiste invisiblement à toutes les circoncisions. Le *circonciseur* vient d'abord avec un plat, sur lequel sont déposés le rasoir, les poudres astringentes, du linge, de la charpie et de l'huile rosat. Quelques cantiques sont chantés en attendant la marraine qui apporte l'enfant. Lorsqu'elle le remet au parrain chacun crie : *Le bien venu*. Le parrain place encore l'enfant sur ses genoux, et le circonciseur, prenant le rasoir, dit en exécutant l'opération : *Béni sois-tu, Seigneur, qui nous as commandé la circoncision*. Cela fait, il prend une tasse pleine de vin, et, après l'avoir béni, prononce une autre bénédiction pour l'enfant en lui imposant le nom qu'on veut lui donner. Tous ceux qui ont été présents à la cérémonie disent au père en s'en allant : *Puissiez-vous ainsi assister à ses noces*.

L'enfant est ordinairement guéri en 24 heures.

Dans notre prochain numéro, nous terminerons ce petit aperçu sur les mœurs des Juifs par quelques détails très curieux sur les morts et les sépultures.

Anfredi.

De toutes les fortunes que la Rochelle vit surgir au douzième siècle, la plus rapide et la plus éclatante fut à coup sûr celle

de l'armateur Anfredi. Ses vaisseaux encombraient le port ; son luxe faisait pâlir l'éclat des couleurs royales, il n'était bruit que de ses largesses et de sa prodigalité ; c'était chaque soir, au palais Anfredi, quelque fête nouvelle où se pressaient les grands de la cité. Sa bourse était ouverte à tous ses amis ; son or soulageait toutes les infortunes. Le peuple le saluait par des cris de joie ; les armateurs l'enviaient en secret, mais comme ils avaient une large part au banquet de ses félicités, tous l'entouraient de leurs flatteries et de leurs hommages. Un jour, par une bonne brise, dix vaisseaux, chargés par cet homme, partirent du port pour aller dans les contrées lointaines échanger leurs produits et recueillir les trésors qui devaient, au retour, ajouter à la splendeur de leur maître. Ce départ fut un grand et magnifique spectacle. Le peuple, en habits de fête, affluait sur la grève. Mille barques pavisées jouaient autour des bâtiments qui se balançaient sur leurs quilles. Lorsque le vent enfla la toile des dix navires, et que cette flotte, équipée par un simple particulier, gagna majestueusement le large, un long cri retentit sur la plage, et porta au ciel les souhaits et les prières d'une population tout entière. Le soir même, Anfredi donna une fête magnifique au commerce de la cité ; un banquet splendide fut offert aux matelots du port, et des pièces d'or et d'argent furent distribuées à la foule qui se pressait aux portes de son palais.

Anfredi avait confié à ces dix vaisseaux toute sa fortune et toutes ses espérances. Une année s'écoula, et les vaisseaux n'étaient point rentrés au port. Plein de foi dans l'étoile des mers, l'armateur persévéra dans sa vie de luxe, et attendit l'avenir avec sécurité. Six mois s'écoulèrent encore, et les vaisseaux n'avaient point reparu. L'envie se réjouissait déjà ; des bruits fâcheux circulaient dans la ville sur la fortune d'Anfredi ; on parlait de sinistres affreux qui avaient désolé les côtes ; on assurait que les dix navires avaient péri, et que l'armateur était ruiné. Déjà les amis s'éloignaient.

Cependant deux ans s'étaient écoulés, et les vaisseaux n'étaient pas revenus ; des nouvelles alarmantes arrivaient des contrées lointaines, des débris de navires, des mâts rompus avaient été trouvés le long des rivages. Anfredi était le seul qui doutât de son désastre. Son crédit était compromis ; bientôt, pour faire face aux engagements qu'il avait contractés, il fut obligé de vendre un de ses palais, puis un autre, puis les propriétés qu'il avait acquises. Il se tourna vers ses amis, et ses amis l'évitèrent. Il en appela à la reconnaissance de ceux qu'il avait obligés, l'ingratitude lui répondit. Le peuple seul ne l'abandonna pas. Lorsque Anfredi, ruiné, passait sur la grève, les matelots se découvraient encore, et leurs visages n'osaient pas même inspirer la pitié, tant ces âmes rudes et grossières étaient nobles et intelligentes !

Anfredi avait acquitté la plus grande partie de ses dettes par la vente de ses immeubles. Mais il ne lui restait même pas un toit qui abritât son sommeil, une table amie qui accueillit sa faim. En face d'un malheur aussi grand, les âmes fortes, mais vulgaires, se réfugiaient dans le suicide ; l'âme d'Anfredi était d'une autre trempe. La prospérité n'en avait point altéré l'éclat, l'adversité ne put la ternir. Il n'accusa point l'ingratitude des hommes, il refoula dans son cœur la plainte et l'amertume. Il envisagea sa position sans pâlir ; il pesa froidement la valeur des affections humaines, et se vengea par le mépris.

Un jour, on vit dans le port, au milieu des matelots, des ouvriers et des portefaix, un nouvel homme de labeur et de peine. Il était vêtu d'habits grossiers, et s'offrait vaillamment aux travaux les plus âpres. Vigoureux et fort, il ne reculait devant aucune fatigue ; il aidait aux débarquements, servait de guide aux étrangers, et portait sur son dos les malles des voyageurs et les ballots du commerce. Toutefois, son visage restait libre et fier ; sous ses rudes vêtements se révélait une noblesse instinctive ; ses épaules se courbaient, son âme ne s'abaissait jamais. Ses compagnons l'environnaient de respect, mais les armateurs et les grands de la ville disaient en le voyant : — Voilà Anfredi, le portefaix, — et tous s'éloignaient sans avoir l'air de le reconnaître.

A force de travail et de privations, il satisfait à tous ses en-

gagements, et déclara plus tard que le plus beau jour de sa vie fut celui où il acquitta sa dernière dette. Chose étrange ! il trouva bientôt dans cette vie nouvelle plus de bonheur et de dignité qu'il n'en avait rencontré jamais aux jours dorés de son opulence. Tombées dans le malheur, les nobles âmes en sortent fortes et brillantes comme l'acier ; telle fut l'âme d'Anfredi.

Méconnu des grands, repoussé par ses amis, Anfredi fut choyé par le peuple et environné de plus de respect qu'il ne l'avait été sa fortune. Portefaix dans le port, il était encore pour la foule le riche et puissant armateur qui avait longtemps étonné la Rochelle de sa royale somptuosité.

Anfredi s'était fait des matelots et des ouvriers une famille de prédilection. Les misères qu'il avait soulagées de ses richesses, il les soulageait encore par ses leçons et par son exemple ; il aidait le faible et partageait le salaire de la journée avec les existences plus indigentes que la sienne. Aussi arriva-t-il qu'Anfredi, dans l'adversité, fit plus de bien réel qu'il n'en avait jamais fait dans son opulence.

L'ancien armateur vivait ainsi depuis une année, et son caractère ne s'était point démenti. Un jour qu'il était allé porter un ballot aux extrémités de la ville, et qu'il regagnait le port, il entendit des cris qui parlaient de la plage ; il hâta son pas fatigué, mais à peine eut-il paru sur la grève, que mille voix le saluèrent, que mille bras se disputèrent la gloire de le porter en triomphe. Cinq vaisseaux chargés de trésors venaient de mouiller dans le port, et sur chaque proue le nom d'Anfredi était écrit en lettres d'or. Trois jours après, les cinq autres vaisseaux de l'armateur rentrèrent, chargés des produits les plus précieux et les plus rares. Les facteurs expliquèrent le retard que leur avait fait éprouver les vents contraires, les avaries et le cabotage des côtes ; ils rendirent compte de leurs échanges, et déposèrent leurs pouvoirs entre les mains de leur maître.

Au milieu de l'enthousiasme populaire, Anfredi seul demeura insouciant et froid. Cependant, il disparut du port, pressé de jouir de sa fortune reconquise, et bientôt il ne fut bruit dans la cité que des nouvelles prodigalités auxquelles allait se livrer l'armateur ; déjà il avait racheté un palais, le plus magnifique, et on assurait que le luxe de l'ameublement allait bien au delà de tout ce que pouvait concevoir l'imagination la plus folle. Il est vrai que jamais le luxe et l'élégance n'avaient été poussés plus loin.

Pendant qu'on décorait son palais, Anfredi ne parut ni dans la ville ni dans le port ; les décors achevés, il fit inviter tous les commerçants de la Rochelle à une fête pour inaugurer sa fortune. Les invitations furent accompagnées de riches présents, et portés par des valets si beaux et si bien vêtus, qu'on aurait pu les prendre pour les pages d'un roi. Présents, invitations, furent accueillis avec transports. Déjà tous les cœurs étaient revenus à Anfredi.

Le jour de la fête arriva. Dès le matin, des musiciens, placés dans le jardin d'Anfredi, faisaient retentir l'air de leurs concerts. Tout ce que la cité renfermait de noblesse, de fortune, de grâce et de beauté, se pressait dans le large escalier, et s'écoulait lentement dans les salles éblouissantes d'or et de lumières. Toutes les voix chantaient les louanges de l'hôte ; on vantait son goût exquis, on s'extasiait à chaque détail. On cherchait Anfredi, on le demandait, on voulait le féliciter, mais Anfredi ne paraissait pas.

Dans une des salles où circulait la foule, une table splendide, chargée de mets délicieux, n'attendait plus que les convives. Une musique harmonieuse retentissait dans les tribunes, et rien ne manquait à l'allégresse générale que la présence de celui qui en était l'objet.

Tout à coup, un murmure confus d'indignation et de surprise s'éleva dans la noble assemblée. Les matelots, les portefaix du port, leurs sœurs, leurs femmes et leurs filles, tous invités, tous en habits de fête, venaient d'envahir les salles du palais, et se mêler à l'aristocratie. Les pages et les valets s'inclinaient devant eux, et les conduisaient aux sièges d'honneur, écartant sans respect la foule élégante. Les riches commerçants réclamaient impérieusement la présence d'Anfredi pour avoir raison de cette sanglante injure, lors-

qu'une porte s'ouvrit dans le fond de la salle, et Anfredi parut, habillé en portefaix.

Il traversa les rangs consternés du commerce et de l'aristocratie, sans jeter aux nobles assistants une parole, ni un regard, et marchant droit au peuple, il leur serra la main à tous, les appelant ses amis et ses frères. Quelques-uns, oubliant qu'il avait partagé leurs mauvais jours, n'osaient offrir leurs mains calleuses; mais lui, les embrassant et les pressant contre son cœur: « Ne me reconnaissez-vous plus, leur disait-il d'une voix émue, ne suis-je pas votre compagnon? »

Anfredi était suivi de dix serviteurs, portant chacun deux bourses pleines d'or. Il dota dix jeunes filles et dix jeunes garçons, et il disait aux parents qui pleuraient de joie: — « Pourrai-je jamais reconnaître vos bienfaits? C'est vous qui m'avez appris à mépriser la fortune, et à chercher dans le travail les vrais trésors de la vie. »

Comme les amis d'autrefois s'approchaient d'Anfredi et lui adressaient des paroles affectueuses, s'efforçant d'attirer sur eux l'attention qu'il leur refusait: « Seigneurs, leur dit-il enfin, il faut qu'il y ait ici quelque méprise. Je ne suis ni riche, ni puissant, et n'ai point l'honneur d'être connu de vous. Comment ai-je fait pour conquérir votre illustre présence en ces lieux? Vous vous abusez, Seigneurs, je ne suis qu'un ouvrier du port. »

Les valets circulaient dans la salle, portant des plateaux chargés de vins et de liqueurs qu'ils ne présentaient qu'aux hommes de peine. Les danses commencèrent; Anfredi lui-même ouvrit le bal avec la fille d'un ouvrier. Le peuple seul prit part à la fête. — « Messieurs, disait Anfredi à la noble assemblée, qui attendait avec anxiété la fin de cette amère plaisanterie, nous n'oublierons jamais l'honneur que vous avez bien voulu nous faire en assistant à nos plaisirs. »

A minuit, Anfredi fit ouvrir la salle du festin, et appela ses amis. Tous prirent place au banquet, et les grands et les riches, commençant à comprendre qu'ils jouaient depuis quelques heures un rôle assez misérable, se retirèrent furtivement.

Ce fut là toute la vengeance d'Anfredi. Une joie douce et calme présida au repas. Au dessert, Anfredi se leva, et s'adressant aux convives: « Compagnons, leur dit-il, le ciel m'a rendu ma fortune: je ne l'accepte que pour vous; je renonce aux travaux du port, mais je reste un des vôtres par le cœur et par les habitudes. Mes richesses sont à tous ceux qui souffrent et qui travaillent. »

A deux heures du matin, Anfredi sortit de son palais avec la foule, et alla dormir sous le toit modeste qui l'avait abrité pendant sa misère. Le lendemain, on lisait sur la façade de son hôtel ces deux mots: *Hôpital Anfredi*. Anfredi s'y réserva une place pour ses vieux jours, et y mourut heureux et pauvre. Cet hôpital existe encore avec la même inscription; et le peuple de la Rochelle raconte encore aujourd'hui cette histoire.

Le meunier de F., après avoir vécu longtemps en bonne harmonie avec sa femme, s'était peu à peu adonné à la boisson, et il lui arrivait assez souvent de secouer la poussière sur le dos de la meunière.

Longtemps, cette dernière avait supporté ces mauvais traitements sans se plaindre, mais, un jour que son mari avait eu la main plus lourde que d'habitude, elle se rendit auprès du juge de paix.

Le magistrat fit appeler le brutal meunier et lui exposa les griefs de la plaignante.

Après l'avoir écouté attentivement, l'accusé répondit invariablement:

— *Je suis meunier.*

Impatient, et peut-être à bout d'arguments, le juge dit:

— *Ators je suis l'âne, moi?*

Sur quoi, le meunier répliqua:

— *C'est curieux, tous les hommes d'esprit se comprennent.*

L'anecdote suivante a été connue de tout Lausanne, quelques années avant l'émancipation vaudoise:

« Un fabricant de chandelles, nommé Rossire, possesseur d'un merle qui sifflait le *Ça ira*, fut dénoncé au bailli de Lausanne, mis en prison pour avoir refusé de nommer l'instituteur de l'oiseau, et n'obtint sa liberté qu'après avoir promis de tuer le coupable. Monsieur d'Erlach craignait que cet oiseau babillard, venant à s'échapper, n'établît une propagande parmi ses pareils, et que leur ramage ne fût entaché de patriotisme. Un huissier du bailli, nommé Cassat, eut la mission expresse d'assister à l'exécution de ce dangereux *sans-culotte*, de laquelle il dressa procès-verbal. »

Il paraît que les industriels parisiens tiennent à réaliser les projets les plus étranges.

Un entrepreneur de publicité vient d'adresser une demande au préfet de la Seine pour être autorisé à placer le long des boulevards des statues-mannequins de 6 pieds de hauteur, que les tailleurs, les chapeliers, les bottiers et les modistes pourraient vêtir des objets de leur confection.

Il y aurait ainsi des mannequins-femmes et des mannequins-hommes, sur lesquels on exposerait, moyennant paiement, bien entendu, tout ce qu'il y aurait de nouveau en fait d'habillement.

Les promeneurs des boulevards pourraient, en passant, apprécier du même coup et la fraîcheur des étoffes et l'élégance de la coupe. Il y aurait des statues-mannequins-hommes et des statues-mannequins-femmes qui, la nuit, seraient éclairées au gaz.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

Théâtre de Lausanne.

Direction de MM. F. Lejeune et A. Vaslin.

DIMANCHE 23 FÉVRIER 1873

LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ

Grand drame en six actes, par M. Rosier.

LES SUITES D'UN PREMIER MARIAGE

Vaudeville en un acte.

On commencera à 7 heures très précises.

JEUDI 27 FÉVRIER.

CE QUE FEMME VEUT.....

Comédie-vaudeville en deux actes.

LA JOIE FAIT PEUR

Comédie en un acte, du Théâtre-Français.

LA SŒUR DE JOCRISSE

Vaudeville en un acte.

On commencera à 7 1/2 heures.

Lausanne. — Imp. Howard-Delisle.